

A M E L I O R A T I O N D E L A  
P R O D U C T I O N F O U R R A G E R E  
D A N S L E M O N T M O R I L L O N N A I S

**L**E MONTMORILLONNAIS SE SITUE DANS LE DEPARTEMENT DE LA VIENNE ET TOUCHE D'AILLEURS UNE REGION UN PEU ANALOGUE, CELLE DE LA BRENNE, DANS l'Indre. Ces 2 zones ne sont peut-être pas plus favorables à la production fourragère que celle des Causses mais le problème y est nettement différent. Les terres y sont extrêmement pauvres : ce sont des alluvions venant du Massif Central, d'origine tertiaire, parfois de très faible épaisseur (souvent moins de 10 cms), installées sur un sous-sol généralement imperméable, ce qui complique terriblement le problème. Le sous-sol est constitué soit par des argiles extrêmement tenaces, blanches ou marbrées, soit par des grès imperméables ou même des couches d'alias. En conséquence, les racines des plantes restent superficielles, et, au cours d'hivers assez humides, les terres sont noyées. L'été est souvent extrêmement sec : en 1959 dans beaucoup de situations, le dactyle et la fétuque sont morts ; ceci montre quelle importance peut avoir la sécheresse dans ces régions. La hauteur moyenne des pluies est de l'ordre de 500 à 600 mm ce qui ne serait donc pas absolument nul mais ces précipi-

*par*  
*A. de Bourleuf*

tations annuelles sont mal réparties et nous restons souvent 3 à 4 mois sans avoir de pluies pénétrantes.

Dans de telles conditions, la culture de cette région s'était avérée inéconomique dès avant la guerre, aux environs de 1930 ; à cette époque s'est implanté dans la région l'élevage du mouton, maintenu en plein air et sur des parcs clos de fil de fer. Il fallait donc essayer d'améliorer la production fourragère ; à l'état spontané, la végétation permet d'entretenir 2 - 2 1/2 - 3 brebis à l'ha et même moins, ce qui correspond à 800 à 1 200 U.F. à l'ha. Il convient en particulier d'arriver à étaler la végétation aussi longtemps que possible puisque, comme je vous l'ai indiqué, les moutons sont élevés constamment dehors et devraient pouvoir subsister uniquement été comme hiver, avec la végétation que l'on trouve sur place. Le problème n'est pas très facile à résoudre. En effet, ces terres que l'on appelle d'ailleurs « terres de brandes » (le nom de « brande » désignant la grande bruyère dans cette région), sont extrêmement pauvres en acide phosphorique et voient tous leurs défauts physiques accentués par l'aridité du climat en été, l'excès d'humidité en hiver. Dans les meilleures et les plus fraîches, la flore est à base d'Agrostis, de Houque laineuse, de Crételle, de Flouve odorante, auxquels s'associe, en année humide, du Trèfle blanc. On y trouve également du Lotier. Dans les situations les plus sèches la flore est encore plus dégradée ; on y trouve des plantes en rosette et même des lichens qui occupent une grande partie du terrain. Les graminées y sont représentées par des petits Bromes, des Vulpia, toutes espèces extrêmement peu fourragères, extrêmement peu productives et communément appelées « poil de chien » dans la région. Comme légumineuse, on ne rencontre guère que du Trèfle filiforme.

Le produit brut à l'ha de ces terrains occupés par des moutons est extrêmement faible : 60 à 100 K° de viande plus 5 à 7 K° de laine d'une valeur moyenne actuelle de 300 NF. Cependant, comme les investissements et les frais d'exploitation sont également très réduits, les résultats des comptes d'exploitations sont en général positifs. En effet, si la production à l'ha est faible, la productivité du travail humain est, par contre, élevée, atteignant et dépassant même 35 000 NF. par travailleur, soit 5 fois plus que la moyenne enregistrée dans le département (de l'ordre de 6 000 nouveaux francs par travailleur). Toute solution technique proposée pour améliorer la production de ce type d'élevage devra tenir compte à la fois de la pauvreté naturelle du sol, de la difficulté souvent rencontrée à le travailler, de l'aridité du climat.

Il paraissait logique, étant donné l'ensemble de ces circonstances, d'assurer sur les meilleures terres, la constitution de stocks de secours, fournis par des cultures capables de produire une forte quantité de fourrages à l'unité de surface. Diverses tentatives ont été faites dans ce sens, et nous avons eu recours, en premier lieu, à la luzerne. Il est souvent très difficile de l'implanter sur des terres qui n'en ont jamais porté et les échecs ont été nombreux lorsque l'installation directe a été tentée.

Dans de telles situations une culture préalable de Mélilot a eu des conséquences souvent intéressantes. Cette espèce n'est cependant pas très en honneur sur le plan agronomique bien que les moutons la consomment parfaitement. Les types bisannuels donnent de grosses productions et qui plus est, représentent une source d'humus importante pour ces terres extrêmement dégradées où la rusticité de la luzerne serait assez aléatoire. Après leur disparition on a pu implanter des luzernes dans des zones qui n'en avaient jamais porté, d'autant plus facilement qu'on avait eu soin d'inoculer la graine de Mélilot : en effet, les races de *Rhizobium* convenant aux deux espèces sont les mêmes. Dans toutes les situations où la structure physique du sol et du sous-sol permet la culture de la luzerne, cette plante reste la plus intéressante pour le pâturage à moutons à cause de sa résistance bien connue à la sécheresse.

Parmi les différents types disponibles, nous avons dans notre région une population naturelle dite « Luzerne du Poitou » qui s'avère intéressante car son port est assez étalé, ses tiges sont fines et bien feuillues et de ce fait elle est à peu près adaptée au pâturage. Si celui-ci est correctement conduit, c'est-à-dire si l'on attend pour faire consommer que la plante soit au début de la floraison, la luzerne résiste très bien pendant 4 ou 5 ans à un pâturage continu. On peut lui reprocher de perdre ses feuilles à l'automne et ceci est très ennuyeux parce que précisément cette saison devient une époque où les pâturages perdent de leur valeur ; il serait donc utile d'avoir une luzerne capable de conserver ses feuilles à l'automne.

Parmi les autres variétés il m'a été possible d'expérimenter « Rhizoma », d'origine canadienne ; ses racines sont, en forte proportion, fasciculées : elle semble s'adapter dans des conditions de sol moins profondes que les luzernes françaises ; son port est très étalé, ses tiges très fines. Elle me paraît extrêmement intéressante pour le pâturage. Elle est toutefois moins productive que la luzerne du Poitou, qui elle-même l'est moins que les « Flamandes » mais par croisement entre ces 2 types on devrait pouvoir obtenir des variétés capables de bien se comporter lorsqu'elles sont pâturées par des moutons.

La luzerne est employée généralement en mélange avec de la fétuque (8 à 12 K/ha — pour 12 à 15 K° de luzerne). Dans les zones à sous-sol imperméable qui sont si nombreuses dans le Montmorillonnais, il est impossible d'implanter de la luzerne. C'est le lotier corniculé qui la remplace et là aussi il serait souhaitable que nous puissions obtenir des variétés plus productives.

Parmi les graminées, le dactyle si prôné depuis quelques années, a causé bien des déceptions. Il « nourrit » très mal le mouton. Des agneaux placés sur des pâturages de dactyle pur pendant un certain nombre de semaines n'ont pas augmenté de poids. Pour des raisons que j'ignore, cette espèce ne semble pas du tout convenir à l'agneau. Par contre, la fétuque et même le type « Kentucky 31 » qui n'est pas spécialement remarquable, très grossier, nourrit cependant le mouton beaucoup mieux que ne le fait le dactyle.

Voici en somme les plantes qui sont à utiliser dans les terres du Montmorillonnais où l'on veut créer des pâturages améliorés ; elles sont très peu nombreuses : la luzerne, le lotier d'une part, car toutes les autres légumineuses ont été détruites au cours de l'été 1959, et nous avons une forte sécheresse estivale tous les 2 ou 3 ans, fétuque élevée d'autre part.

Parmi les autres graminées, aucune n'a une repousse estivale importante et surtout n'assure un ancrage suffisant pour permettre le pâturage en hiver. Un gazon de fétuque élevée le rend possible même sur des terres détrempées, et le supporte sans risque de détérioration complète. Cette espèce me paraît donc extrêmement intéressante et il serait à souhaiter que les sélectionneurs mettent à notre disposition des variétés plus « fourragères » que le type américain dont nous pouvons disposer aujourd'hui. Je voudrais faire état cependant d'une autre expérience qu'il m'a été donné de faire cette année. J'avais mis en place en 1958 une parcelle de *Phalaris* qui, paraît-il, est consommé en grande partie par le mouton en Australie. L'année dernière, en fin d'été, après 4 mois d'une sécheresse terrible, la fétuque et le dactyle avaient disparu à 90-95 %, le *Phalaris* au contraire est reparti aux premières pluies d'automne avec une vigueur extraordinaire et à l'entrée de l'hiver, c'est-à-dire aux premières gelées, fin Novembre - début Décembre, il atteignait une hauteur d'environ 25 à 30 cms. Ce printemps il est reparti très vigoureusement. Je ne sais pas encore si cette espèce conviendra au mouton, si elle sera bien consommée, résistera à la pâture, et de quelle façon on doit l'exploiter ;

résistera-t-elle également aux fortes gelées hivernales ? Je crois quand même qu'il serait utile de l'expérimenter parce que, à l'inverse du dactyle par exemple dont les feuilles deviennent jaunes à l'automne à la suite des attaques de rouille, le Phalaris demeure bien vert, y compris pendant l'hiver.

Je n'ai, jusqu'à présent pas de données suffisantes en ce qui concerne cette plante pour dire si elle pourra nous apporter un complément de solution, mais je me disais en tant qu'éleveur de moutons que si au lieu d'en avoir 30 ares j'en avais 30 ha, le problème de l'affouragement hors saison ne se serait pas posé de la même façon. A quelle légumineuse pourrait-on l'associer ? Quelles seraient les méthodes d'exploitation à lui appliquer ?

Dans la plus grande partie du Montmorillonnais, aux simples parcours primitifs occupés par la végétation spontanée on tend donc à substituer le semis de prairie temporaire de 3-4-5 ou 6 ans selon la nature du sol. Plus en effet celui-ci est profond, et fertile, plus il permet les cultures rentables de céréales et plus on a intérêt à raccourcir la période d'utilisation en prairie temporaire. L'agriculteur est donc conduit à cultiver l'herbe pendant 4-5 ans environ et à faire ensuite 2 années de culture de céréales ou de colza. Ce système a l'avantage de maintenir les terres en bon état de fertilité, d'éviter l'invasion de végétation arbustive : ajoncs, genêts, bruyères. Enfin le retournement du sol à intervalles assez rapprochés permet de limiter l'infestation des parcours par les parasites du mouton : strongle, douve, qui dans ces terres à sous-sol imperméable trouvent des conditions favorables à leur maintien.

Voici en deux mots ce que j'avais à dire. Je serais heureux si l'on pouvait me donner des compléments d'information sur les différentes plantes qui nous intéressent c'est-à-dire luzerne à pâturer, lotier amélioré, fétuque élevée et Phalaris.

A. DE BOURLEUF

*Eleveur - Fonsalmois (Vienne)*